

**ROSE
RAGE**

Couverture : Hachette Romans Studio

Visuel : © Moremar / Shutterstock

© Hachette Livre, 2020, pour la présente édition.
Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves.

Illana Cantin

ROSE
RAGE

hachette
ROMANS

À ma petite sœur, Louna,
pour que tu grandisses sans jamais craindre de parler.

LES
FILLES
DOIVENT

Le climat de ras-le-bol s'était installé bien avant l'épisode Ameline Brillant. Être renvoyées chez nous pour des jeans troués et des tee-shirts trop courts nous hérissait depuis un bon moment, mais s'il n'y avait que ça... Ça nous faisait criser quand les surveillants d'internat empêchaient les filles de visiter leurs amies après 21 heures sous prétexte qu'elles étaient trop bruyantes, alors que les garçons avaient la permission de 23 heures. Ça nous énervait de voir qu'on dépensait des sommes astronomiques pour que l'équipe masculine de handball fasse la tournée des championnats, quand les coureuses, pourtant plus nombreuses et bien mieux classées, devaient vendre des croissants tous les matins pour financer le voyage jusqu'à Londres. Ça nous mettait en rogne d'apprendre qu'un prof de maths avait mis une retenue à une seconde qui avait éclaté en sanglots en plein cours à cause de ses règles douloureuses – elle faisait son cinéma, prétendait-il.

C'était donc loin d'être un secret : au lycée Olympe de Gouges, les femmes étaient moins bien loties que

les hommes. Constat ironique quand on réalisait que l'établissement portait le nom d'une grande figure des droits des femmes, une qui aurait été du genre à balancer son porc. On ne s'y faisait pas, à cette ambiance misogynie, néanmoins on vivait avec ; l'établissement était renommé, et l'avoir fréquenté passait bien sur un dossier. Mais avec Ameline Brillant, tout avait éclaté.

Je travaillais alors pour le journal du lycée, activité plutôt ennuyeuse puisqu'elle consistait à relayer les résultats des championnats de sports locaux et suivre l'évolution des prix à la machine à café. On avait bien essayé de proposer des articles un peu vindicatifs, qui tapaient du poing sur la table et demandaient la révision du programme de philo. Sauf qu'on s'était fait salement censurer. Depuis, on gardait profil bas. Mais ce matin-là, un mardi, où je n'avais cours qu'à 9 heures au lieu de 8, Martin a débarqué dans la petite salle qui nous servait de QG, à côté de l'infirmerie.

— T'as entendu parler d'Ameline Brillant ?

— Bonjour à toi aussi, ai-je répliqué en bâillant.

Martin était une pile électrique : véritable passionné de journalisme, il était capable de se lever à 5 heures pour potasser toute l'actualité mondiale avant de venir en cours. À côté de lui, j'étais une petite joueuse. Pour autant, je ne culpabilisais pas ; je n'avais pas envie de faire un *burn-out* à dix-sept ans.

Il a tiré une chaise, posé ses deux coudes sur la table et m'a regardée de ses gros yeux globuleux. J'ai souri,

sachant d'avance ce qu'il avait à me proposer. Je la connaissais, cette tête : celle de la théorie du complot.

— Je t'écoute.

— Ameline Brillant, élève de première S, m'a-t-il rappelé.

Le nom ne me disait rien.

— Peut-être.

— Il y a deux semaines, en cours de gym, un mec de sa classe lui met une main aux fesses. Tout le monde rigole, le prof laisse passer, il dit qu'il n'a pas vu. Pendant plusieurs jours, on la traite de, je cite, « cochonne », jusqu'à ce que, à bout, dans la file de la cantine, un terminale ricane quand il la voit et lui dise qu'elle, je cite encore, « aime ça ». Elle pète un câble ! Elle se jette sur lui et le tabasse.

J'ai froncé les sourcils. Je n'avais jamais entendu parler de cette histoire.

— Merde, ai-je soufflé.

— Elle passait en conseil de discipline hier soir.

Je me suis redressée, soudain très intéressée. Martin avait du flair, je le savais.

Il a marqué une longue pause, gardant son *scoop* sous un sourire narquois. Je l'ai poussé à cracher le morceau.

— Et alors ?

— Renvoyée de l'établissement.

— Hein ? Et les gars ? Le terminale ? Celui qui lui a mis une main aux fesses ?

Martin a secoué la tête d'un air désolé. J'ai soupiré ; l'issue de l'affaire ne m'étonnait qu'à moitié. Une injustice de plus dans ce lycée. Près de trois ans que je m'y rendais cinq jours par semaine et toujours aucune amélioration à l'horizon. Pire, chaque année, la politique de répression me semblait de plus en plus dure. J'étais accablée.

— Rachèle, faut qu'on écrive un truc dessus, a lancé Martin. Cette fille va être au centre de rumeurs plus délirantes les unes que les autres, on doit lui donner la parole.

— Tu veux aller l'interviewer ? ai-je deviné.

— Je veux que tu ailles l'interviewer, toi. Elle sera sûrement plus à l'aise face à une femme.

— On va se faire censurer, l'ai-je prévenu. Encore.

Martin a acquiescé, ce qui laissait supposer qu'il avait déjà réfléchi à la question. En chuchotant, il m'a exposé un plan déjà tout ficelé :

— On va faire un numéro spécial en plus de celui qui est prévu pour cette semaine. Comme ça, on envoie le numéro normal à la direction, qui le valide, et on imprime l'autre en secret chez mon père. On le distribuera clandestinement.

Perturbée par sa proposition et impressionnée par le mal qu'il se donnait pour un lycée qui ne l'appréciait même pas, je suis restée interdite. Martin était un véritable ovni dans cet établissement. Mauvais élève parmi le gratin de notre quartier huppé, un look débraillé quand tout le monde faisait attention à ne pas avoir la moindre trace de salissure sur ses nouvelles baskets, il ne

devait son admission qu'à la carte scolaire et n'attendait qu'une chose : passer son bac, partir à la fac et vivre une vie d'étudiant riche en reportages d'investigation.

J'ai réfléchi, me demandant si, de mon côté, j'étais prête à braver les règles. La transgression, ce n'était pas dans ma nature. Dans ma famille, on dînait à 19 h 30 tapantes, on brunchait en centre-ville le dimanche, et on prenait des cours de piano dès sept ans. J'avais grandi dans un environnement où la bienséance était de mise et où les personnes qui ouvraient un peu trop leur grande bouche n'étaient pas incitées à le faire. Mon frère avait déjà repoussé les limites de l'acceptable en refusant de faire une école de commerce. Il faisait les Beaux-Arts à la place, ce n'était pas moins prestigieux, mais c'était trop incertain, selon les dires de ma mère.

Il ne m'avait pas facilité la tâche, désormais, j'étais forcée de me tenir encore plus à carreau. Mais j'ai senti que c'était trop gros pour que mes peurs prennent le dessus. On ne pouvait pas laisser cette fille vivre sans avoir raconté son histoire. On n'aurait pas été apprentis journalistes, sinon.

J'ai donc acquiescé à l'idée de Martin.

On est allés voir le proviseur à la fin de la journée pour recueillir ses commentaires. Il nous a bien fait comprendre qu'il ne voulait revenir ni sur l'affaire, ni sur sa décision. Il a également ajouté qu'il comptait sur nous pour ne pas faire de bruit inutile à ce sujet.

Loin de nous décourager, ses propos ont confirmé notre intuition : pour agir, il nous faudrait être subversifs.

Le soir même, je rencontrais Ameline Brillant dans un café en bas de chez elle. Elle avait répondu à mon message privé sur Facebook dans les dix minutes qui avaient suivi l'envoi de celui-ci. D'abord méfiante, elle avait fini par accepter, car elle en avait gros sur le cœur. Je l'avoue, j'ai un peu exploité la flamme de l'injustice que j'ai décelée en lui parlant ; j'ai surenchéri, affirmant que si elle ne donnait pas sa version de l'histoire, les pires rumeurs continueraient. Ces arguments l'ont convaincue, au prix de mon sentiment de culpabilité. Par la suite, Martin m'a rassurée : « Faut d'abord faire des trucs mauvais pour faire des trucs bien après. » Ce sont ses mots, pas les miens.

En m'asseyant en face d'Ameline Brillant, j'ai trouvé une jeune fille toute retournée, complètement perdue, qui ne voulait pas fuir la conversation mais qui n'avait pas l'air de savoir ce qu'elle devait dire. Par principe, je lui ai payé son chocolat chaud, espérant que ce petit rien lui remonterait un peu le moral. C'était aussi une stratégie de journaliste pour faire parler les gens plus facilement. On s'est assises, et j'ai étalé mon carnet et mon dictaphone dans une posture très professionnelle. Ameline a fixé l'appareil avec méfiance, j'ai cherché à la rassurer.

— C'est juste pour moi, pour ne rien louper. Je ne publierai pas tes propos exacts.

Elle a hoché la tête, encore tendue. On nous a apporté nos boissons, et je me suis raclé la gorge, pour commencer l'entretien de manière officielle.

— Ameline, j'ai parlé avec quelques professeurs, et je n'ai entendu que la version des faits que le lycée veut bien donner. Est-ce qu'on pourrait d'abord discuter de la tienne ? Comment toi tu les as vécus, ces faits ?

Elle m'a regardée avec de grands yeux éteints. Je me souvenais à présent l'avoir déjà croisée. D'habitude, c'était une belle fille, toujours bien maquillée et élégante, avec un rouge à lèvres mat accordé à ses chaussures. Là, elle avait le visage sans aucun artifice, et ses cheveux, habituellement lisses, formaient une masse hirsute sur son crâne. Elle a commencé à siroter son chocolat, mal à l'aise. Puis elle m'a finalement demandé :

— Juste, qu'est-ce qu'ils ont dit ? Au lycée ? C'est quoi leur version ?

Peu habituée à ce qu'on me pose les questions, j'ai eu un moment de flottement. J'ai tout de même répondu :

— Ils disent qu'ils t'avaient renvoyée car la violence physique est intolérable. Le terminale a eu trois points de suture.

Ameline a laissé échapper un rire moqueur, mais son regard fuyait le mien. Après un long silence, elle a dit :

— Et le harcèlement sexuel ? C'est pas intolérable, peut-être ?

Comprenant qu'on touchait enfin au cœur du sujet, je me suis empressée de noter ces mots sur mon carnet.

« Harcèlement sexuel », c'était puissant, ce n'était pas vide de sens. J'ai essayé de creuser un peu plus.

— Tu parles du garçon de ta classe qui t'a touché les fesses, c'est ça ?

— Pas que lui ! Tous les autres. J'ai reçu des dizaines de messages sur Snapchat, de mecs qui disaient qu'ils voulaient me « prendre dans tout le lycée ». Apparemment, des photos de moi circulaient entre eux, prises sur mon Instagram, il y avait des conversations entières où ils discutaient de mon cul. C'était à celui qui arriverait à le toucher. Tiens, regarde.

Elle a sorti son téléphone et m'a montré des captures d'écran. J'ai fait défiler les photos, lisant en diagonale des centaines de messages. Sous le choc, mon stylo m'en est tombé des doigts. Les mots étaient crus, on insultait Ameline, on la mettait au cœur de fantasmes plus tordus les uns que les autres. Mon cœur s'est fissuré. Qu'est-ce que ça devait être de se voir au centre d'une telle frénésie sexiste et dégradante ? J'ai relevé la tête, pour la découvrir en pleurs.

Je n'ai pas pu rester « professionnelle ». J'ai éteint le dictaphone, fermé mon carnet, et les ai rangés de manière très visible, pour qu'elle comprenne que je retirais mon costume de journaliste.

— Tu as montré ces messages au conseil de discipline ? ai-je cherché à savoir en lui tendant un mouchoir.

Elle a hoché la tête à nouveau. Il lui a fallu un moment avant d'être capable de formuler une phrase qui ne soit pas hachée par ses sanglots.

— Ils n'ont rien voulu savoir. Ils disaient que... Ils disaient que si j'avais mis ces photos sur Internet, j'en étais responsable. Et que... et que je devais assumer tout ce qu'on pouvait en faire.

L'air de la salle devenait de plus en plus étouffant. J'avais du mal à croire que ce qu'elle me racontait s'était produit dans mon lycée, dans l'endroit que je fréquentais quasi quotidiennement. Pire, je ne comprenais pas comment tout ça pouvait avoir eu lieu sous notre nez, sans que personne s'en alarme avant aujourd'hui, alors que c'était trop tard.

— Et puis... a repris Ameline.

Sa voix s'est brisée. Je lui ai pris la main pour l'encourager. Je n'étais plus là en tant que journaliste, j'étais une confidente.

— Le terminale, Paul Müller... J'ai pas réussi à leur dire la vérité.

— Comment ça ?

Ameline a pris une grande inspiration et m'a lâché la main – pour que ses gestes soulignent son récit.

— Tu sais, la file de la cantine. À 12 h 30, c'est le moment où on passe des terminales aux premières, et c'est toujours super bondé, car tous les premières se précipitent pour manger. Je me suis retrouvée écrasée contre lui, et comme je ne voulais pas avoir la tête dans

son torse, je me suis retournée pour faire face à ma pote. Donc forcément, mes... mes fesses... Enfin, tu comprends. Et là, il a vu qui j'étais, et il a commencé à dire d'une voix un peu... un peu suggestive : « Oh, c'est ma petite Ameline ! » Il disait qu'il avait vu plein de photos, et qu'il me trouvait super jolie. Et là...

Sa gorge a dû se nouer, car elle n'a pas réussi à terminer sa phrase. Il lui a fallu respirer très profondément avant de continuer.

— Et là j'ai senti, j'ai senti... ses mains à plat, contre mes fesses. Il ne s'en cachait même pas. Il en rigolait avec ses amis. Je ne pouvais rien dire. J'étais terrifiée, et... il a arrêté, puis recommencé. Et c'est là, la deuxième fois, que j'ai pété les plombs. Mais ça, j'ai pas pu l'expliquer au conseil de discipline. J'avais trop honte.

Je ne pouvais plus parler. J'ai regardé Ameline dans les yeux, paralysée. Je pouvais ressentir sa peur, sa gêne, sa honte. Je pouvais revivre la scène qu'elle venait de me raconter, dans mes tripes. Elle tremblait, moi aussi, et c'est à ce moment-là que j'ai compris que si j'étais capable d'une telle empathie, c'était que la menace d'une situation semblable pesait tellement sur toutes les femmes qu'on avait fini par en intérioriser les ressentis. Je ne pouvais pas la laisser comme ça sans me trahir moi-même. Reprenant peu à peu mes esprits, j'ai dit :

— Ce n'est pas juste, Ameline, c'est grave. C'est pas toi qui devrais être renvoyée, c'est ce mec de terminale, ce sont tous les autres qui l'ont laissé croire qu'il n'y avait rien de bien méchant à agir de la sorte.

— C'est gentil, mais... c'est trop tard. Je vais trouver un autre lycée.

— En fait, peut-être pas. Si j'avais un moyen de faire éclater la vérité au grand jour, est-ce que tu accepterais que je le fasse ?

Ameline a hésité, ce que je pouvais comprendre. Un instant, j'ai bien cru qu'elle allait refuser, pour mieux mettre cette affaire au placard et ne plus jamais en reparler. Mais alors que j'avais perdu tout espoir, elle a acquiescé timidement. Je lui ai offert mon plus beau sourire et lui ai promis de faire de mon mieux pour que justice lui soit rendue.

De retour chez moi, Martin m'a appelée. Encore secouée, j'ai décroché.

— Alors ? Tu as l'enregistrement ? Tu peux me l'envoyer ?

— Euh, pas tout à fait, ai-je avoué. Martin ? Est-ce que tu me fais confiance ?

Son silence en disait long. Je ne l'ai pas pris pour moi, sachant qu'il avait cette fâcheuse tendance à vouloir tout contrôler. Au bout de quelques secondes, il a dit, un peu sur la réserve :

— Ça dépend.

— Je veux m’occuper du numéro spécial toute seule. Si tu m’en laisses l’entière responsabilité, on le distribue demain.

Il a paru dubitatif. J’ai argumenté, tentant de lui faire comprendre que j’étais la seule à pouvoir rédiger le numéro sans trahir la parole d’Ameline. Martin a fini par accepter. Quand j’ai raccroché, je me suis retrouvée seule dans ma chambre avec une histoire incroyable et une nuit pour lui faire honneur.

J’ai travaillé jusqu’à 2 heures du matin, écrit trois jets, ai été satisfaite du dernier avant de m’arracher les cheveux à la relecture. J’ai tout effacé pour reprendre à zéro, je me suis mordu la langue sur le choix des mots, sur les formulations, les messages que je voulais faire passer. À 3 heures, j’ai décidé que je ne pouvais pas me contenter de rapporter des faits en espérant que cela change les choses : je devais insuffler un élan de révolte. À 4 heures, j’ai crié parce que le logiciel de mise en page plantait. À 5 heures, pendant que toute la famille dormait encore, j’ai combattu mon imprimante. À 6 heures, et après une nuit blanche, j’avais sur mon bureau cent cinquante tracts imprimés sur des feuilles A4 : le texte concis s’étalait sur fond rose, juste pour la provoc. Dès l’ouverture du portail du lycée, il allait se retrouver entre les mains de toutes les élèves de seconde, première, terminale, les enseignantes et autres membres du personnel.

Il disait ceci :

Aux femmes d'Olympe de Gouges,

Lundi soir, une injustice sans précédent a été commise entre les murs de notre établissement. Lundi soir, les violences de genre, la domination masculine et le harcèlement sexuel ont gagné une nouvelle bataille de la guerre que les femmes du monde entier mènent depuis une éternité. Lundi soir, une élève a été renvoyée, et, alors qu'elle est victime, on lui a imposé le statut de bourreau.

Nous ne pouvons pas tolérer une telle décision. Nous ne pouvons accepter que notre lycée renommé se fasse le représentant d'un monde où il est possible pour des garçons de se frotter à des filles, et où ces garçons s'en sortent avec une tape sur la poitrine. Nous ne pouvons pas les laisser salir le nom et la mémoire de la femme qui est l'emblème de cet établissement.

C'est pourquoi, moi, Rachèle Levillier, j'appelle toutes les femmes qui passent chaque jour le portail du lycée à faire grève dès ce mercredi matin. Je vous demande de ne pas aller ou faire cours, de nous réunir dans la cour et de ne pas bouger tant que justice ne sera pas faite.

Que ce tract passe entre toutes les mains féminines que vous connaissez ! Nous devons être nombreuses à crier que nous ne sommes pas d'accord et que nous ne laisserons plus rien passer !

LES
FILLES
PARIENT

Je l'avoue, je n'étais pas sereine à l'idée de faire grève. En pleine nuit, boostée par trois tasses de café, je trouvais le concept extraordinaire ; une fois devant le portail, à 7 h 30, mon paquet de tracts à la main, je me suis sentie bien petite et ridicule. J'ai distribué timidement les premières feuilles à un groupe de filles. Elles ont froncé les sourcils, ont pris le papier, et j'ai essayé d'afficher mon meilleur sourire – compte tenu de ma tête de zombie, il devait être plus effrayant qu'autre chose.

Après elles, il n'y a eu que des garçons, à qui je ne voulais pas donner les tracts, moins par principe que par stratégie. S'ils se sentaient exclus, alors ils montreraient de la curiosité, et l'information circulerait plus vite. Les quelques filles qui sont passées ensuite ont toutes refusé le papier. Après un quart d'heure, je n'avais réussi à le refiler qu'à trois secondes intimidées. Je me suis dit que je ferais mieux de laisser tomber. Mais Martin est arrivé et je lui ai machinalement tendu ma feuille rose dont personne ne voulait.

— C'est le numéro spécial ? a-t-il demandé.

— Plus vraiment un numéro, mais c'est très spécial quand même. Dis-moi ce que tu en penses.

Sans même avoir lu une ligne, il a déclaré :

— On dirait du papier-toilette, mais soit. Pour la provoc.

J'ai souri. On se comprenait. Martin s'est plongé dans sa lecture. Pendant ce temps, je suis parvenue à donner un nouveau tract à une fille de ma classe. Martin a mis très longtemps à lire le texte. Je piaffais d'impatience, j'avais peur que ça ne lui plaise pas ou qu'il me reproche d'avoir abandonné la démarche journalistique au profit du militantisme. Enfin, il a levé la tête vers moi, arborant un air mystérieux, comme si je venais de passer une audition et qu'il prenait plaisir à entretenir le suspense jusqu'au bout.

— Putain, mais c'est tellement cool ! Rachèle, c'est vraiment une idée de génie. Vas-y, file-m'en quelques-uns, je vais t'aider.

— Martin, l'ai-je interpellé avant qu'il ne s'enthousiasme trop, tu sais que je vais le faire ? Je vais faire grève, là, dans un quart d'heure. Et si tu veux me soutenir, tu seras obligé de ne pas aller en cours.

Il a soufflé avec un certain mépris.

— Tu es en train de me demander de choisir entre une cause politique et aller en cours ? Tu me prends pour qui ?

J'ai souri, rassurée de savoir que je ne serais pas toute seule dans la débâcle de mon mouvement. Martin s'est placé de l'autre côté du portail ; ensemble, on a tracté autant qu'on a pu, faisant attention à ne pas laisser les papiers tomber par inadvertance entre les mains d'un garçon ou d'un prof. Quand les élèves ont compris notre petit manège, ils se sont intéressés un peu plus à ce qu'on donnait, car les garçons criaient à l'injustice et les filles profitaient de leur privilège. Ce n'était donc pas un mythe, il suffisait de priver les hommes de quelque chose qu'ils croyaient leur revenir de droit pour être propulsé sur le devant de la scène.

À 8 h 05, quand les portes du lycée ont fermé, on avait tout écoulé. J'ai regardé Martin, l'air de lui dire : « Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? » J'étais peut-être l'initiatrice, mais je n'avais pas la fibre révolutionnaire autant que lui. Presque inconsciemment, je m'en remettais à son expérience, et je m'en suis voulu parce que je m'appuyais sur un garçon alors que j'encourageais un mouvement de femmes – même si Martin était sympathique et progressiste. La vérité, c'était que j'avais peur. Peur de me retrouver en plein milieu de la cour, seule, peur que personne ne me prenne au sérieux, peur de me prendre un avertissement pour faute de comportement, peur que tout ceci ne soit étouffé dans l'œuf et qu'Ameline reste à jamais un dommage collatéral de la politique de l'école.

— Tu doutes, a remarqué Martin alors qu'on se dirigeait vers le centre de la cour.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? ai-je répliqué avec un sourire contrit, masquant de mon mieux la panique qui m'envahissait.

— Je pense que je te connais, maintenant.

J'ai haussé les épaules. À l'intérieur de moi, on aurait dit un carnaval : mon cœur battait trop fort, mon estomac se tordait sans me laisser une seconde de répit, et mes jambes tressautaient, rendant chaque pas difficile. J'étais fatiguée, j'avais envie de : *a)* un café *b)* tout abandonner. Ça n'allait pas marcher, comment avais-je pu une seule minute rêver du contraire ? Dans un monde où les femmes étaient opprimées et bien souvent réduites au silence, il fallait beaucoup plus qu'un papier rose pour les faire se lever.

Comme je marchais la tête baissée, Martin m'a attrapée par le bras pour attirer mon attention.

— Regarde !

Au loin, alors que la sonnerie avait retenti quelques minutes plus tôt, un groupe d'une petite dizaine de filles occupait le socle de la grande statue qui ornait la cour. J'ai compris où il voulait en venir, mais j'ai froncé le nez, sceptique.

— Elles n'ont peut-être pas cours pour le moment.

— Je ne crois pas, m'a assuré Martin.

On s'est approchés, et je les ai reconnues. Il s'agissait d'élèves de terminale L, celles qu'on retrouvait à la tête

de tous les clubs d'art. Elles organisaient une fois par mois un débat sur un sujet d'actualité pour réviser la philosophie en prévision du bac. Martin m'avait déjà envoyée y assister, pour voir si ça valait le coup d'écrire un article. Pas tellement, en l'occurrence, mais au moins j'avais eu pendant un après-midi la satisfaction de constater que certains élèves d'Olympe de Gouges en avaient dans le crâne.

Une fois à leur hauteur, je me suis risquée à leur demander :

— Vous rejoignez la grève ?

Elles ont hoché la tête, puis une fille a pris la parole au nom du groupe. Je savais qui c'était. Elle s'appelait Manon Carrère, et elle était déjà avec moi au collège. On s'était peut-être parlé une ou deux fois, mais on ne s'était jamais retrouvées dans la même classe. Elle avait beaucoup changé en l'espace de quelques années : la fille renfermée s'était transformée en une véritable tigresse. En quatrième, tout le monde l'appelait « la grosse Manon », parce qu'elle traînait avec un groupe de filles dans lequel il y avait une autre Manon, et... il fallait bien les différencier. Enfin, c'est ce qu'on disait. En réalité, c'était juste le prétexte qu'avaient trouvé des collégiens pour se moquer d'une de leurs camarades.

J'aurais aimé dire que je n'en riais pas à l'époque. Mais j'aurais menti. Bien sûr, moi aussi, j'avais dit « la grosse Manon » – jamais en face d'elle, évidemment – parce que... ça me rassurait. Moi qui n'avais jamais

été à l'aise avec mon corps, qui l'avais toujours trouvé trop rond, trop... mou, j'étais heureuse qu'on dise « la grosse Manon », et pas « la grosse Rachèle ». Pas très féministe, je vous l'accorde.

Quoi qu'il en soit, c'était du passé. Je n'étais toujours pas à l'aise avec mon reflet dans le miroir, mais Manon semblait l'être. Elle n'avait pas perdu de poids, mais elle rayonnait de confiance. Elle avait toujours des super tenues, un maquillage chic, et, surtout, elle savait faire taire ceux qui avaient la moquerie facile. Alors, de savoir qu'elle était là, et peut-être pour me soutenir, ça me soulageait.

— On est d'accord avec toi, a-t-elle acquiescé à ma question. Il y en a marre, il faut que ça cesse.

Je n'allais pas être seule, *je n'allais pas être seule*. Chaque nouvelle recrue multipliait les chances pour Ameline d'être entendue. Remontée, j'ai souri, avant de me liquéfier aussitôt quand la fille en face de moi m'a annoncé :

— Par contre, si je peux être honnête, ton papier, il ne sert à rien. Personne ne va jamais s'engager dans une lutte parce qu'il a reçu une invitation par courrier. Il faut qu'on frappe plus fort, il faut qu'on sorte les filles des classes, qu'on perturbe les cours si fort qu'ils ne pourront pas avoir lieu aujourd'hui.

— Ouais, a approuvé une autre fille. Il faut que les gens voient ce que ça fait quand les femmes arrêtent de travailler.

— Euh... ai-je commencé, incapable de prononcer le moindre mot.

Ce n'était pas comme ça que je m'étais imaginé les choses. Dans mon scénario idéal, je m'étais dit que les mots parleraient d'eux-mêmes, qu'ils suffiraient pour donner l'alarme. J'ai dégringolé. Elles avaient raison, personne d'autre n'allait nous rejoindre, pas tant que la menace d'une punition pesait.

Martin est intervenu.

— J'ai plusieurs mégaphones au QG ! On n'a qu'à faire des groupes de deux. On passe dans les couloirs pour expliquer ce qu'on fait. Je suis sûr qu'on peut ramener du monde, mais il faut s'activer dès maintenant, avant de se faire coincer par la direction.

— Depuis quand on a des mégaphones ? lui ai-je demandé.

Sans répondre, il s'est élancé en direction du local. Je suis restée avec le groupe de filles, et celle qui avait le plus parlé s'est tournée vers moi après avoir suivi Martin du regard.

— Il a l'air cool, ton pote. Mais fais gaffe à ce qu'il te vole pas ta lutte.

— Quoi ? Non, Martin, c'est... c'est pas son genre.

Ce n'était même pas ma lutte, c'était celle d'Ameline. Ou alors c'était devenu la mienne à partir du moment où j'avais fait le choix de la représenter. Argh ! Je n'en savais rien, j'avais envie de dormir, mais l'adrénaline me tenait. La fille a haussé les épaules.

— Je te crois, mais quand même... ça peut vite t'échapper si tu ne lui rappelles pas rapidement pourquoi on se bat.

— Pour les femmes, a ajouté l'une du groupe, comme si j'avais oublié.

Je n'ai rien dit, perturbée. Martin n'allait quand même pas faire de ce combat le sien, si ? Il avait cette propension à vouloir être au courant de tout, à être toujours au cœur de l'action, mais il devait bien savoir que parfois il n'était pas apte à faire passer les revendications... C'était bien pour ça, d'ailleurs, qu'il m'avait laissé l'entière responsabilité de la rédaction du texte. J'ai bâillé et je me suis laissée tomber contre le socle de la statue, écoutant d'une oreille distraite ce que les filles disaient.

Martin est revenu avec trois mégaphones et les a distribués. Il a voulu m'en donner un, mais je lui ai bâillé à la figure.

— Tu veux aller dormir un peu ? m'a-t-il proposé.

— Non, je ne veux pas louper ça.

— C'est bon, m'a-t-il assuré, je peux gérer.

J'ai tiqué. Martin avait dit « je ». Pas « on », pas « nous ». « Je ». Les filles avaient raison : il allait prendre le *lead* du mouvement. Alors que j'avais tellement confiance en lui – je savais qu'il ne voulait que le bien de tous –, j'ai eu un léger doute. Les mises en garde des filles faisaient leur effet. Est-ce qu'on pouvait laisser

un garçon prendre toutes les décisions ? J'ai attrapé le mégaphone et je lui ai déclaré :

— Je vais rester.

Très vite, il a fallu qu'on s'organise, et comme j'étais un peu dépassée par tous les événements, je n'ai pas vraiment réussi à m'imposer. Manon, en revanche, a pris la place de cheffe avec beaucoup de naturel. Elle avait plus de charisme que moi, et les filles rassemblées étaient déjà ses amies ; moi, je connaissais à peine leurs prénoms. Ça m'a un peu dérangée, au début, car pendant la nuit, j'avais monté ce plan parfait qui consistait à rester au milieu de la cour et interpeller les élèves pour leur expliquer la situation. Mon idée était apparemment trop pédagogique, pas assez virulente. Manon l'a balayée d'un revers de la main et a insisté pour que l'on fasse des tours dans les couloirs pour secouer les classes. Les filles se sont mises d'accord, on m'a pris mon mégaphone des mains. Manon nous a regardés, Martin et moi ;

— Vous restez là, vous ?

Ça ressemblait à un ordre déguisé en proposition. J'ai acquiescé. Après leur départ, Martin s'est insurgé :

— C'était quoi ça ? Elle t'a carrément volé ta place !
Et tu t'es laissé faire !

J'ai essayé de relativiser :

— Non, elle a juste plus d'expérience.

— Rachèle ! Tu ne vois pas qu'elles sont en train de reprendre ton idée pour leur propre cause ?

Je n'ai pas su quoi lui répondre. J'étais perdue. D'un côté, les filles m'avertissaient que Martin chercherait sûrement à prendre trop d'importance dans le mouvement, et de l'autre, Martin m'affirmait que les filles détournaient ma grève. Moi, au milieu, je ne savais pas à qui faire confiance : à mon meilleur ami, ou à d'autres femmes qui avaient l'air de savoir ce qu'elles faisaient ? J'ai réalisé que j'avais peut-être agi sur un coup de tête, que je ne savais pas du tout comment mener une telle action, que je n'avais peut-être même pas le caractère d'une meneuse. J'ai essayé d'avancer des arguments pour défendre Manon et les autres.

— Si la cause est féministe, il ne devrait pas y avoir de problèmes, non ?

Martin a fait la moue.

— On le fait pour Ameline, à la base.

Vraiment ? Est-ce qu'on le faisait juste pour Ameline ? Est-ce qu'on ne se battait pas pour quelque chose de plus grand ?

— Faut que tu reprennes le contrôle, a affirmé Martin.

J'ai hoché la tête, pas très convaincue. Peut-être ne voulais-je pas prendre le contrôle... Peut-être avais-je juste envie d'être une lanceuse d'alerte. J'ai douté de moi. Est-ce que je n'avais pas fait une erreur en appelant à la grève ?

Martin et moi ne sommes pas restés longtemps seuls dans la cour. D'un coup, des flots de filles sont sorties, leurs sacs sur le dos, et la cour a été envahie d'un brouhaha digne des pauses les plus bruyantes. Certaines riaient, d'autres avaient l'air de ne pas savoir quoi faire. J'ai regardé Martin, intriguée ; il n'a pas dit un mot, aussi ahuri que moi. On a entendu une voix dans un mégaphone, celle de Manon :

— À la statue ! Rendez-vous tous à la statue ! Envoyez des messages à vos amies encore en cours, dites-leur de faire grève elles aussi !

C'était surréaliste. Quelques minutes plus tard, les portes du bâtiment d'en face se sont ouvertes, et d'autres élèves, qui avaient dû entendre le vacarme dans la cour, sont apparues. Il n'y avait peut-être pas toutes les filles du lycée, mais certainement une bonne partie. Je suis montée sur le socle de la statue pour regarder la foule. Quelques filles de terminale L m'ont rejointe, puis, un peu plus tard, Manon, qui s'est frayé un chemin entre les élèves excitées et joyeuses. Sans plus d'explications, Manon m'a attrapé le bras et l'a levé en l'air, un peu à la manière des arbitres quand un boxeur a gagné son match.

— La voilà ! Rachèle, regarde ta grève !

Une clameur a soulevé la foule ; je ne savais pas où me mettre. L'assemblée réunissait plusieurs centaines de visages féminins et – surprise ! – quelques hommes. Plus loin, des professeurs et des membres du personnel

administratif, dont le proviseur, observaient la scène, bras croisés.

— Comment tu as réussi à faire ça ? ai-je glissé à Manon, époustouflée.

— Beaucoup de boucan, la vérité, et la solidarité féminine.

Je n'en revenais pas. Mon premier réflexe a été de filmer, pour envoyer la vidéo à Ameline, lui montrer que ce n'était que le début. Elle allait l'avoir, sa vérité.

Pendant toute la matinée, l'ambiance est restée bon enfant. Les groupes ont occupé la cour, bientôt rejoints par le reste des élèves. À ma grande surprise, les professeurs laissaient faire. Personne n'a été interpellé, ni moi ni Manon. On ne nous prenait pas au sérieux. Les gens ne savaient même pas pourquoi ils étaient là, ils prenaient la contestation pour un jeu, une diversion qui leur libérait la matinée. Bientôt, cette idée m'est devenue intolérable, et j'ai arraché un mégaphone des mains de Martin pour grimper à nouveau sur le socle de cette statue devenue notre tribune.

— S'il vous plaît, ai-je lancé pour avoir l'attention de chacun. S'il vous plaît !

Les visages se sont tournés vers moi, j'ai eu un coup de chaud. Il était trop tard pour reculer, de toute manière, alors je me suis jetée à l'eau :

— Je sais que vous êtes contents parce que vous n'avez pas cours, mais c'est important que vous sachiez

pour quelle raison vous êtes là. Lundi soir, Ameline Brillant a été renvoyée du lycée pour s'être défendue d'une agression sexuelle. On ne peut pas laisser passer ça ! Il faut que justice soit faite. Ce n'est pas normal qu'elle soit punie alors que son agresseur est libre de circuler dans ce lycée et de recommencer !

Mon cœur tambourinait dans ma poitrine, la pulsation cognait à mes tempes. Pas un mot de la foule, pas même un cri de soutien. Quelqu'un a hurlé. Quelqu'un ? Non, un garçon.

— Ouais, mais Ameline, c'est une salope !

— Elle met des photos d'elle en sous-vêtements sur Twitter !

— Et après, ça se dit féministe !

— Vous êtes des hystériques !

Paralysée, je n'ai pas pu répondre. Quelques protestations ont fusé, mais rien de fort, ou, en tout cas, pas assez pour masquer les rires gras des centaines de garçons qui, même s'ils n'avaient pas été conviés, occupaient désormais presque toute la cour. J'ai vu Manon se faufiler jusqu'à la statue et grimper près de moi. Horrifiée, j'étais incapable de bouger. Elle m'a pris le mégaphone des mains tout en murmurant :

— Alors lui, je vais me le faire.

Et elle a crié dans le mégaphone :

— Vous trouvez ça normal que ce con dise ça et que tout le monde rie ? Ton attitude, jeune homme, c'est exactement ce qu'on dénonce. Tu ne mériterais

même pas que je m'adresse à toi, parce qu'en temps normal, je ne m'abaisse même pas à parler à des raclures dans ton genre. Ceci est une grève *des femmes* ! Pour les femmes, par les femmes ! Et nous ne nous arrêterons pas, nous ne rentrerons pas en cours tant que ce genre de commentaire sexiste et misogyne sera toléré dans ce lycée. Est-ce que vous êtes avec moi ?

Un « oui » collectif a été prononcé. J'ai trouvé qu'il n'avait pas trop de valeur, surtout quand ceux qui, trente secondes plus tôt, insultaient Ameline s'y sont joints. J'ai eu envie de pleurer, j'étais fatiguée. Rien n'allait comme prévu. Les gens ne comprenaient pas, ou bien ils ne voulaient pas comprendre. Les garçons ricanait, les filles, hantées par l'idée de se faire traiter à leur tour de salopes ou, pire, d'hystériques, comme nous, ne s'engageaient pas. On avait appris aux filles à ne pas se prononcer, à rester dans leur coin, on leur avait inculqué dès leur plus jeune âge qu'elles ne devaient pas faire de bruit, ne pas déranger, et j'en avais sous les yeux une démonstration flagrante.

La sonnerie de midi a retenti. Sans surprise, comme on était mercredi, la grande majorité des élèves ont pris leurs sacs et se sont dirigés vers la sortie. Vidée de toute énergie, je suis restée sur le socle de la statue près de Manon. Un quart d'heure après la sonnerie, il ne restait plus qu'une vingtaine de filles présentes autour de moi, et Martin. Celui-ci a d'ailleurs déclaré :

— Il faut que j’y aille, ma mère m’attend pour le déjeuner. Ça ne te dérange pas, Rachèle ?

Il m’a adressé un sourire triste avant de prendre son sac et de quitter à son tour l’enceinte de l’établissement. Mon moral fluctuait entre la satisfaction de la victoire et l’idée que celle-ci ne valait pas grand-chose. On avait peut-être frappé fort, mais rien ne prédisait que ça allait continuer. Les élèves étaient simplement heureux d’avoir loupé une matinée de cours, ils n’avaient pas eu l’air de comprendre. Or, c’était ce qu’il fallait pour amener quelqu’un à s’engager : il devait comprendre.

J’ai senti une main dans mon dos, et Manon s’est accroupie à côté de moi.

— Eh, c’est un bon début, a-t-elle dit, rassurante. Et demain, ça va continuer, crois-moi.

— Je ne pense pas...

Elle a souri.

— Ça va continuer.

J’ai pris une longue inspiration : je voulais bien la croire, mais je ne comprenais pas comment elle pouvait être aussi confiante. J’ai tenté de relativiser. Je me suis dit que je ne devais pas me demander combien nous suivraient. Je devais simplement garder en tête que, le lendemain, je n’irais pas en cours et que ce serait pour la bonne cause.

Nous sommes restées là encore une bonne demi-heure, jusqu’à ce qu’on nous demande gentiment de quitter les lieux. Le lycée fermait, et avec lui mes rêves

de révolte. On a pris nos sacs et on est parties. Le proviseur, le visage dur, a verrouillé le portail derrière nous. Je ne comprenais pas pourquoi il n'était pas intervenu, lui, ou le conseiller d'éducation, pourtant toujours le premier à nous tomber dessus en cas de débordement. Pourquoi personne n'avait tenté de nous raisonner. Pourquoi personne ne nous avait mis une heure de colle. Tant mieux, après tout.

Je suis rentrée chez moi : ma mère m'a demandé si tout s'était bien passé en cours. J'ai menti, ne me sentant pas prête à lui expliquer les événements. Pourtant, je n'étais pas dupe, elle allait l'apprendre. Je n'avais juste pas envie d'en parler pour le moment. Dans ma chambre, je me suis allongée sur mon lit pour tenter de trouver, au plafond, un sens à ce que je faisais. Mon téléphone, à côté de ma tête, a vibré. Un message d'Ameline : « merci ». Un poids est alors tombé de mes épaules : comment avais-je pu oublier que la cause était juste ?